

Nathalie Heinich

UNE HISTOIRE DE FRANCE

récit



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Illustration de couverture : collection privée
Mise en page : Mélanie Dufour
© Les Impressions Nouvelles – 2018
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Nathalie Heinich

UNE HISTOIRE DE FRANCE

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

*« Votre âme est bien, comme parle Tolstoï, une forêt
obscur. Mais les arbres en sont d'une espèce particulière : ce
sont des arbres généalogiques. »*

Marcel Proust

*« Chaque mémoire individuelle est un point de vue sur
la mémoire collective. »*

Maurice Halbwachs

PROLOGUE

J'étais adolescente lorsque mon père me confia une photographie, en me recommandant d'en prendre soin car il n'en existait que cet unique exemplaire. Il la tenait de sa mère Stacia qui la tenait de son père Bentzi qui la tenait de son père Jacob, mon arrière-arrière-grand-père – elle s'était donc transmise par les aînés, sur quatre générations. Pourquoi me la confia-t-il plutôt qu'à mon frère aîné ? Sans doute parce qu'il me savait soigneuse, et parce que j'aimais l'écouter me conter, comme il savait si bien le faire, ces histoires de famille.

C'était une photo sur support cartonné, de la taille d'une demi-feuille de papier. Elle fut prise au tout début du XX^e siècle, probablement entre 1902 et 1905. On y voyait toute la famille Benyoumoff réunie autour du patriarche, Jacob, et de son épouse Batsheva, avec leurs neuf fils et leur fille, ainsi que leur bru – l'épouse du fils aîné. Dix hommes donc pour trois femmes : la mère, la fille, la bru. Ou plutôt, cinq femmes : car dans les deux angles supérieurs, à gauche et à droite, étaient collées deux petites photos, de la taille d'un photomaton (mais bien sûr les photomatons n'existaient pas encore) représentant deux femmes, au visage aussi dur, ingrat et peu engageant l'un que l'autre. Je suppose qu'il s'agissait des mères respectives de Jacob et Batsheva, ou peut-être d'une mère et de Sarah, la sœur aînée de Batsheva et première épouse de Jacob. Deux photos qui dataient de leur vie en Ukraine, et dont j'imagine qu'elles furent prises dans les années 1870, puis emportées précieusement dans

PROLOGUE

les valises de l'exil et, enfin, collées sur la photo familiale prise dans un studio de Marseille au début du XX^e siècle.

De cette photo j'ai toujours pris grand soin, la protégeant d'un verre et l'installant à côté de mon lit. Je la regardais souvent, fascinée par ce qu'elle disait : la pauvreté – visible à l'absence de décor, et à la longueur des manches des vestes portées par les plus jeunes fils, manifestement empruntées à leurs aînés – en même temps que la dignité, la fierté même de se trouver ainsi réunis sous l'objectif d'un photographe professionnel, pauvrement mais dignement vêtus, installés même, dirait-on, dans leur nouvelle vie marseillaise.

Et cette photo, je l'ai perdue.



Après des heures et des heures de recherche, j'ai dû me rendre à l'évidence : un carton de déménagement, les bibelots les plus précieux entourés de papier-journal et sortis un à un, déballés, le papier roulé en boule et jeté dans un carton destiné à la poubelle – sans doute le même carton au fond duquel a dû rester la photo qui depuis trente ans me suivait partout, et qui a probablement fini enfouie sous le papier-journal, au fond d'un container à emballages...

Voilà pourquoi aujourd'hui, à la place de cette photo manquante, cette image qui résumait à elle seule l'histoire des Benyoumoff – il n'y a rien...

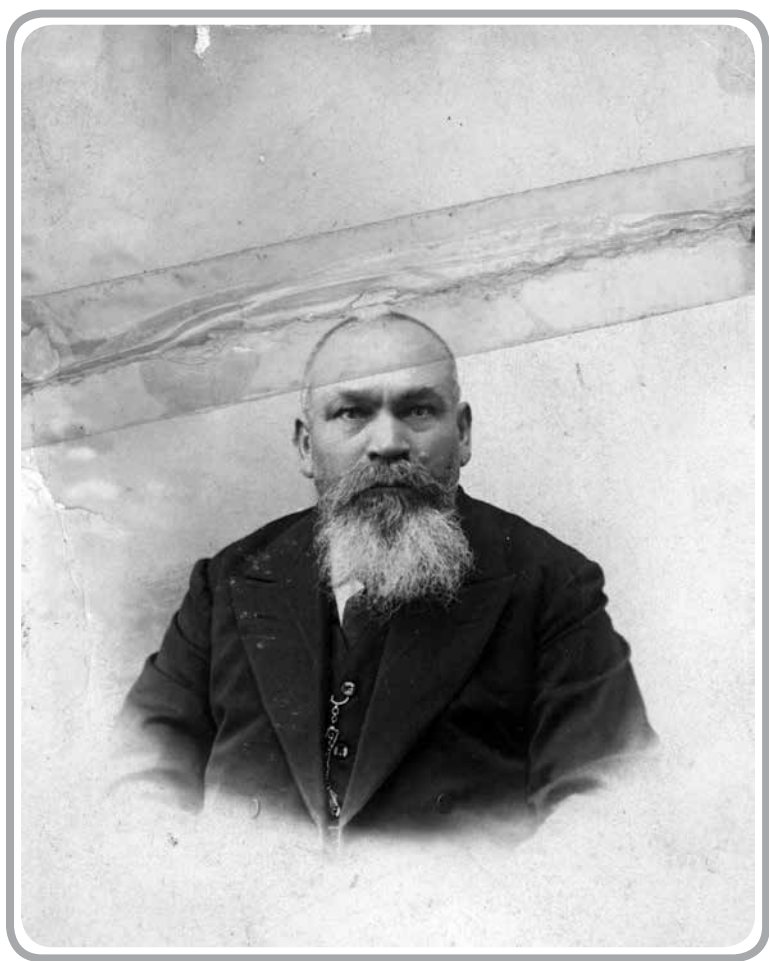
... Rien, si ce n'est ces mots par lesquels j'essaie de rendre aux Benyoumoff leur histoire – moi qui n'ai pas su en conserver cette trace essentielle.

Première partie

KIEV, ORAN, MARSEILLE
une histoire de casquettes



CHAPITRE UN HISTOIRE DE JACOB



UNE HISTOIRE DE FRANCE

Ça remonte à la nuit des temps, mais pour ce que j'en connais ça commence au milieu du XIX^e siècle, avec Jacob.

Ça se passe à Kiev, en Ukraine.



Jacob Benyoumoff, fils de Benem et Sarah, naît en 1852. Il épouse en premières noces Sarah Leptchinka, dont il a deux enfants, Tzippe et Benem (dit plus tard Léon).

Jacob Benyoumoff

Sarah Leptchinka

Tzippe

Benem

HISTOIRE DE JACOB

À la mort de son épouse il convole en secondes noces avec Batsheva, la sœur cadette de Sarah, comme ça se faisait souvent dans les familles juives. Batsheva, dite Bassy, née en 1861, a donc neuf ans de moins que Jacob.



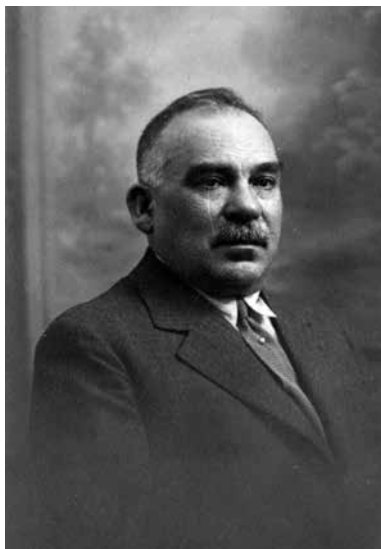
Jacob Benyoumoff

Batsheva Leptchinka

Elle a dix-sept ans à la naissance de leur premier enfant. De 1878 à 1900, soit en vingt-deux ans, elle lui donnera huit fils et une fille, Rachel, que j'ai connue. Leur fils aîné se prénomme Bentz, ou Bentzi – j'ai mis longtemps à comprendre que c'est la contraction de Ben Zion, fils de Sion.

Je suis l'arrière-petite-fille de Bentzi Benyoumoff, fils aîné de Jacob, mon arrière-arrière-grand-père, et de Batsheva, mon arrière-arrière-grand-mère.

Bentzi Benyoumoff



« Chassés par les pogroms » : ce sont les termes qu'employait rituellement mon père lorsqu'il racontait l'histoire de la famille Benyoumoff, et il me semble que très tôt j'ai compris vaguement ce dont il s'agissait, même si j'ignorais que le mot lui-même désigne en russe la destruction des Juifs. Depuis, j'ai vérifié : il y en eut en effet, des pogroms, dans l'Ukraine des années 1870-1880 – et des sanglants. Mais les seules images qui en soient parvenues sont des gravures, car les photoreporters n'existaient pas encore à l'époque.

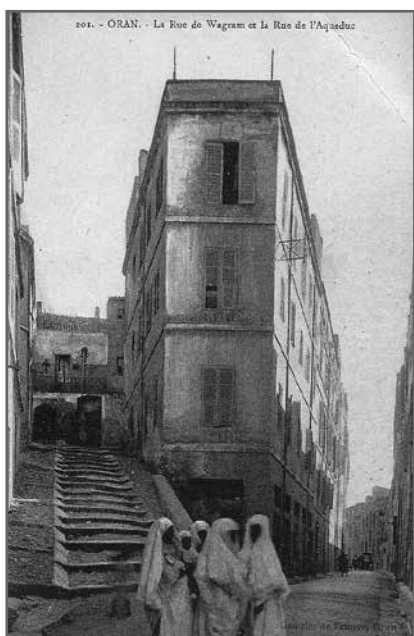
Jacob et Batsheva attendirent quand même une dizaine d'années après leur mariage pour fuir le pays. J'ignore quel métier exerçait Jacob, mais j' imagine un artisan ou un petit commerçant, en tout cas quelqu'un pour qui cela ne va

pas de soi de réunir assez d'argent pour prendre le bateau. Aussi est-ce toujours à Kiev que naquirent, après Bentzi, Moïse (dit plus tard Maurice) en 1882, Joseph en 1884, et Élie en 1887. Ils devaient ressembler à tous les garçons du yiddishland.

C'est donc accompagnés de leurs quatre petits garçons, ainsi que des deux aînés du premier lit, Tzippe et Benem, que Jacob et Batsheva embarquèrent, probablement à Odessa – car quoi de mieux qu'un port pour émigrer lorsqu'on est une famille de huit pauvres Juifs sans attaches ?



Embarquer, donc – mais pour où ? Istanbul ? Salonique ? Alexandrie ? Tunis ? Ou bien la Palestine, vers laquelle des Juifs ukrainiens avaient commencé à émigrer au début des années 1880 ? Ou bien encore, pourquoi pas, l'Amérique ? Ont-ils même choisi, ou se sont-ils laissé porter par un ouï-dire, le hasard, le premier bateau disponible ? Pourquoi se



sont-ils retrouvés à Oran plutôt qu'à Marseille, ou ailleurs ? Pourquoi pas à Haïfa, Buenos Aires ou New-York, où j'aurais pu naître ? Sans doute ne le saura-t-on jamais. J'imagine un départ précipité par un énième pogrom, les baluchons embarqués à la hâte dans le train de Kiev à Odessa, puis sur le premier bateau disposant de places pas trop chères – probablement un paquebot de la compagnie marseillaise Fraissinet, qui desservait Odessa et Oran ?

Oran où tout le monde descend, soit qu'on n'ait pas les moyens de payer le reste du voyage jusqu'à Marseille, soit qu'on ait fait connaissance, sur les bancs de la troisième classe, avec un coreligionnaire qui à Oran connaît quelqu'un qui pourrait vous aider... ?

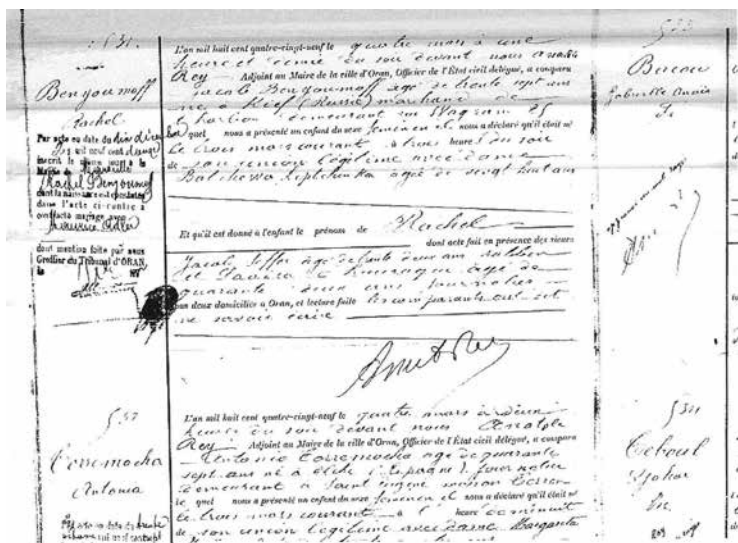
Toujours est-il que c'est à Oran que naquit en 1889 la première et seule fille de Jacob et Batsheva, Rachel, suivie par Fridja (dit Alfred) en 1891, et par Israël en 1893. La famille comptait désormais neuf enfants, dont les deux aînés, Tzippe et Benem, étaient à la fois le demi-frère et la demi-sœur des sept plus jeunes, par le père, et leurs cousins germains, par la mère.

À Oran, les Benyoumoff ont dû vivre la vie des habitants de seconde zone, entassés probablement dans un taudis du quartier juif. Batsheva devait s'efforcer de nourrir les enfants

HISTOIRE DE JACOB

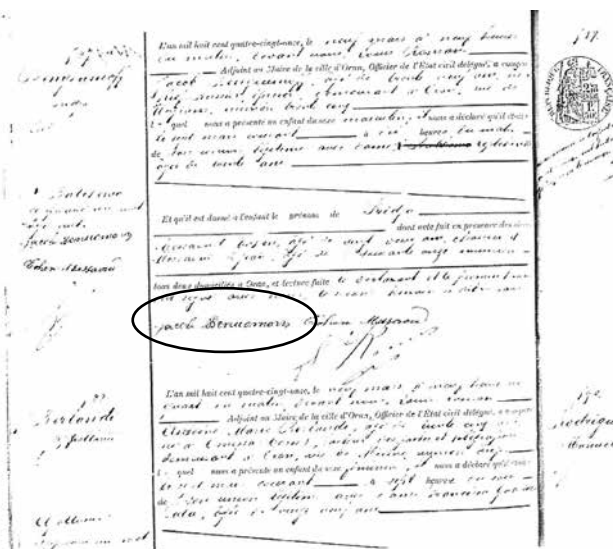
avec les moyens du bord tandis que Jacob trimait. Grâce à l'acte de naissance de Rachel, à leur arrivée en 1889, on sait qu'il est « marchand de charbon », habitant au 25 rue de Wagram – une rue du quartier juif, en effet.

Je l'imagine noir de suie, transportant sur son dos des sacs de charbon ou, au mieux, tirant une charrette à bras.



Le même acte de naissance mentionne deux témoins, un rabbin nommé Soffer et un journalier nommé Chouraqui. Il est précisé que « Les comparants ont dit ne savoir écrire ».

Mon arrière-arrière-grand-père était donc illettré – du moins en français, car peut-être savait-il lire et écrire en hébreu, en yiddish ou en cyrillique ? Rien ne permet de le savoir. Deux ans plus tard, en 1891, sur l'acte de naissance de Fridja, il est mentionné cette fois comme « épicier », toujours rue de Wagram. Est-ce un début d'amélioration de la situation, ou bien Jacob exerçait-il le même commerce



mais avait-il appris à se présenter comme épicier plutôt que comme charbonnier ?

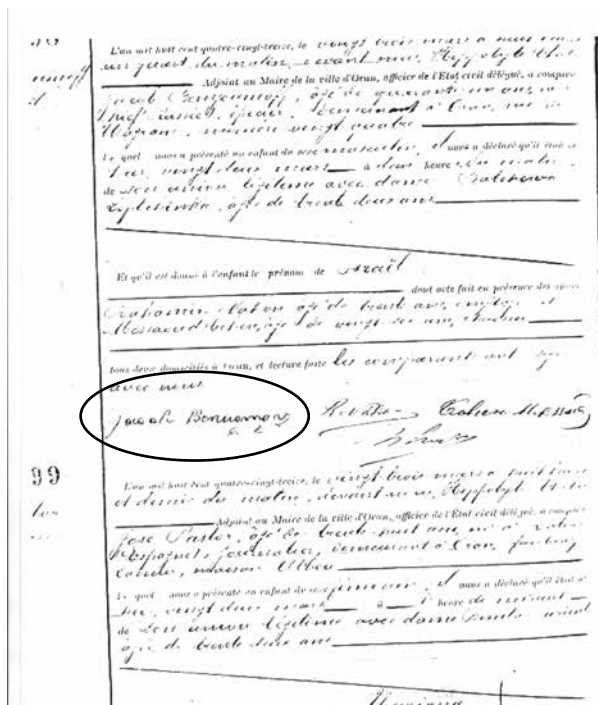
Le nom d'un des deux témoins est Cohen, chaisier, tandis que celui de l'autre, musicien, est illisible. L'acte se termine ainsi : « Le déclarant et le premier témoin ont signé avec nous, le second témoin a dit ne pas savoir ». Et en effet, tout en bas de l'acte figure, maladroite, enfantine, la première signature en français de Jacob, un approximatif « jacob benuomov ».

jacob Benuomov

Deux ans plus tard encore, en 1893, sur l'acte de naissance d'Israël, Jacob est toujours « épicier » et habite toujours rue de Wagram. L'un des deux témoins est toujours Messaoud Cohen, chaisier, l'autre est Rahamin Nahon, employé : les relations de Jacob ne sortent pas du quartier juif. Mais cette

HISTOIRE DE JACOB

fois, les trois sont en mesure de signer – Jacob toujours de la même écriture maladroite.



Selon la légende familiale, les Benyoumoff adoptèrent l'année suivante, en 1894, un orphelin, un petit rouquin nommé Henri Charnymowski, rencontré sur le bateau pour Marseille : après tout, pourquoi se priver d'avoir à nourrir une bouche de plus quand de toute façon personne ne mange à sa faim ? C'est donc à douze et non plus à quatorze (car l'on peut supposer que les deux aînés du premier lit, Tzippe et Benem, avaient déjà fait ailleurs leur vie d'adulte) que débarqua à Marseille, en provenance d'Oran, une famille parlant

probablement yiddish, dont le nom commence avec un préfixe sémite à consonance orientale – « ben » – et finit avec un suffixe slave à consonance ashkénaze – « off » –, comme si le nom « Benyoumoff » résumait à lui seul le double exil, de Kiev à Oran et d'Oran à Marseille.



Le séjour à Oran n'aura donc duré qu'une demi-douzaine d'années, et les raisons du départ restent aussi mystérieuses que celles de l'arrivée. Est-ce la montée de l'anti-sémitisme dans l'Algérie des années 1890 qui les poussa à s'exiler encore ? Marseille devait paraître plus protectrice : elle jouissait du prestige d'être *vraiment* la France, et l'on dit bien, n'est-ce pas, « Heureux comme un Juif en France » – même si naître en Algérie faisait des petits Benyoumoff des Français aussi bien que naître à Marseille, comme cela fut le cas pour les deux derniers de la fratrie, Haïm dit Henri, né en 1895 puis, au tournant du siècle, Félix, le petit dernier.

Sa mère avait alors près de quarante ans, et son père près de cinquante. La famille, désormais, est au complet, et le



périple est achevé, puisque Marseille sera sa destination finale : Jacob et Batsheva y mourront, à une date qui à ce jour me demeure inconnue.

Jacob Benyoumoff

Batsheva Leptchinka

Bentzi

Moïse

Joseph

Élie

Rachel

Fridja

Israël

Haïm

Félix

Henri

Huit garçons et une fille, s'ajoutant aux deux enfants de Sarah : Jacob ne pratiquait manifestement pas le contrôle des naissances, fidèle en cela à la tradition religieuse autant qu'à l'intérêt bien compris de ceux pour qui aucun État ne fournissait encore d'assurance-vieillesse... Il n'en sera pas de même à la génération suivante, comme si l'émigration en France avait entraîné en même temps la fin du modèle familial traditionnel. Ainsi, à la nombreuse fratrie des enfants de Jacob succèdera, avec la lignée de son fils aîné Bentzi, une famille moderne, comptant seulement deux filles.



Cette baisse spectaculaire des naissances est le signe le plus tangible de l'intégration de la famille à la France, à la modernité, à un judaïsme ayant pris quelque distance avec la tradition. Et ce malthusianisme ne fut pas l'apanage du seul fils aîné : Moïse eut trois enfants, Joseph deux, Élie deux, Rachel deux, Haïm deux, Félix un. Quatorze petits-enfants pour neuf enfants : voilà qui fait peu pour la descendance de Jacob et Batsheva.

Il faut dire aussi que Fridja et Israël, les deux jeunes frères de Bentzi nés à Oran, mourront à la guerre de 14-18, « pour la France » donc, le premier au Mont Saint-Eloi, le 6 octobre 1914, le second à Maurepas, le 20 juillet 1916 – tous deux à l'âge de vingt-trois ans.

Depuis 1872, seuls les Français pouvaient être incorporés dans l'armée française ; or, nés en Algérie, Fridja et Israël avaient la nationalité française, et étaient donc mobilisables d'office. Ainsi Jacob perdit deux fils à la guerre, à l'instar de ces Juifs, Français mobilisables ou étrangers engagés volontaires, qui payèrent un tribut bien supérieur à leur poids démographique durant la Première Guerre mondiale.